

LA POUSSIÈRE DU DIABLE



STÉPHANE MERLO

Stéphane Merlo

La Poussière du Diable

© Stéphane Merlo, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1104-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*À mes trois enfants :
Barbara, Jean-Baptiste et Manny.*

« La folie est le refuge des hommes
qui ne peuvent pas supporter la réalité. »
Friedrich Nietzsche

PROLOGUE

LE ROCHER

Baie des Singes, Marseille

Le cri déchira l'air comme une pierre cassant le silence en deux.

D'abord un murmure, un souffle aigu, puis un hurlement qui fit s'envoler les oiseaux réfugiés entre les rochers blancs des Goudes, là où la mer frappait les falaises dans un grondement sourd.

Le soleil écrasait tout, rude et brillant, étalant sa lumière sur le calcaire de la baie des Singes, ce coin sauvage où les enfants du quartier venaient jouer, grimper, se lancer des défis insensés.

Stéphane se rappelle avoir couru.

Ses sandales glissaient sur le minerai brûlant.

L'air sentait le sel, la chaleur, et quelque chose d'autre... un parfum métallique, acide, presque sucré. Il avait 14 ans. Peut-être 15. Il ne sait plus.

Ce dont il se souvient, en revanche, c'est du rocher.

Un promontoire naturel, large, plat, que les gamins surnommaient « la piste ».

Un perchoir au-dessus de la mer turquoise.

On disait qu'il portait chance.

Qu'il fallait sauter au moins une fois pour « devenir grand ».

Qu'en regardant le ciel juste avant de plonger, on attrapait un peu de courage.

Ce rocher, ce jour-là, arborait la couleur du sang. Il ne sait plus quand il a commencé à courir.

Ni pourquoi.

Il revoit seulement sa respiration courte, les pierres coupantes sous ses pieds, le soleil implacable sur sa nuque.

Autour de lui, les voix se mêlaient, paniquées :

— Laissez passer !

— Écartez-vous !

— Appelez les secours !

Et puis, au loin, les sirènes.

Celles des pompiers de Marseille, reconnaissables entre mille.

Un son strident, urgent, qui résonnait contre les falaises en venant vers eux.

Stéphane ne comprenait pas encore.

Il percevait juste l'attroupement au bord du rocher.

Un cercle de silhouettes, certaines immobiles, d'autres secouées de tremblements. C'est en s'avançant qu'une main s'abattit sur son épaule.

— Toi. Ne t'approche pas.

La voix était grave, essoufflée.

Il leva le regard vers un homme massif, le visage ravagé par les larmes, la colère ou la peur – peut-être les trois.

Cet homme le fixait intensément, comme s'il cherchait quelque chose dans les yeux d'un enfant.

— Qu'est-ce que t'as fait... ? murmura-t-il.

Pas une accusation.

Pas vraiment.

Plutôt une question rhétorique.

Stéphane voulut répondre. Dire qu'il n'avait rien fait. Qu'ils jouaient seulement.

Qu'il avait ri avant que tout bascule.

Mais aucun son ne sortit.

Les pompiers arrivèrent en courant, franchissant le sentier étroit menant à la petite plage. Leur équipement claquait, leur souffle secouait leurs épaules.

Ils criaient des ordres, repoussaient les curieux, s'agenouillaient autour d'un point précis que Stéphane ne voyait pas.

Il entendit quelqu'un pleurer. Une femme hurler un prénom. Un cri étouffé.

Puis le silence.

Brutal, presque sacré.

À cet instant, Stéphane vit le sol.

Le rocher.

La pierre blanche souillée d'une tache sombre, irrégulière.

Une éclaboussure figée par la chaleur.

Il sentit ses jambes se dérober.

On le fit s'asseoir.

On lui passa une serviette autour des épaules. On essaya de lui parler.

Les mots glissaient sur lui comme des gouttes sur le minerai chauffé au soleil.

La seule réminiscence claire qu'il en garde encore aujourd'hui, c'est le visage de l'homme. Celui qui l'avait agrippé.

Celui dont les yeux brûlaient comme deux braises.

Cet homme continuait de le fixer, à distance, malgré les pompiers, malgré les gendarmes, malgré tout.

Un regard qui disait :

« Tu aurais pu empêcher ça. »

Ou :

« Tu en es la cause. »

Stéphane n'a jamais su. Il n'a jamais voulu savoir.

Les années ont passé. Le rocher est resté.

La baie des Singes aussi.

Mais le souvenir, lui, est devenu une ombre longue qui le suit encore – jusque dans les déserts d'Amérique, jusque dans les nuits sans sommeil.

Et parfois, dans le tremblement du vent ou le reflet d'une vitre, il croit revoir ce regard.

Celui qui lui demande toujours : « Qu'as-tu laissé faire, Stéphane ? » Il n'a jamais su répondre..

INTERLUDE

LE DÉPART

Le lendemain matin, le soleil californien s'écrasait sur les toits de Santa Monica.

Stéphane récupéra la moto qu'il avait réservée depuis la France : une Harley-Davidson Road King Special, noir mat, 1 868 cm³ de promesse et d'évasion. Dès qu'il posa les yeux sur elle, son visage s'éclaira d'un sourire qu'il n'avait plus affiché depuis des mois.

Le loueur, un vieux barbu à casquette à l'effigie de la marque, lui serra la main.

— *Take care, man. The desert doesn't forgive mistakes*¹.

Une phrase qu'il prit pour une blague.

Casque vissé, gants neufs, moteur qui gronde. La vibration du V-Twin lui traversa le corps. Il se sentit vivant. Enfin.

La première heure fut une extase. Ocean Avenue, le Pacifique à gauche, le vent chaud dans le blouson.

Il roula lentement vers Venice Beach. La mer miroitait comme du mercure.

Sur la promenade, les skateurs, les musiciens, les graffeurs, les odeurs de sel et de marijuana.

Un monde parallèle. Libre, coloré, fou.

Il s'arrêta au bord de l'eau. Le soleil déclinait doucement derrière les palmiers.

Dans ce moment suspendu, tout semblait possible. La route, la distance, la renaissance.

Il dîna dans un petit restau à burgers près du quai.

Une bière, une conversation légère avec un couple de motards du Nevada, un rire.

Rien d'étrange, rien de menaçant.

Juste la vie, simple et belle.

Cette nuit-là, dans sa chambre d'hôtel à Marina del Rey, il nota sur son

carnet :

« Demain, Palm Springs. Juste moi et la route. Enfin libre. »

Et sans le savoir, il venait d'écrire sa dernière phrase innocente.